

pas grand chose, ainsi que le prouvent les statistiques.

A New-York, à l'Hospice des Enfants Trouvés, en 1869, la mortalité a été de 70.32 par cent pour les enfants élevés sans nourrice, et de 20 pour cent seulement pour les autres.

Depuis, on a changé complètement le système, il y a des nourrices pour tous les enfants, mais cela coûte très cher, puisque l'on dépense environ \$150,000 pour onze cents enfants.

Il ne faut pas se dissimuler que le nombre des enfants trouvés ou abandonnés est énorme à Montréal, car prenant la moyenne qui est de huit cent et en la comparant à celle de Paris qui est de cinq mille, on voit que, prenant compte de la différence de population, la proportion est beaucoup plus forte chez nous.

L'affaire se résume donc à une question d'argent et puisque la proportion est plus considérable ici il faut donner davantage pour arriver à une solution satisfaisante.

Il n'était pas besoin de faire tant de tapage ni surtout de chercher à créer un scandale, quand il suffisait de faire un appel à la charité publique.

Mais le fanatisme !!!

** Puisque j'ai parlé de mortalité je vais vous signaler d'autres morts qui auraient pu être évités avec un peu de soin et de prudence.

Je suis bien que le sujet n'est pas bien gai, mais la quinzaine qui vient de s'écouler n'a pas été des plus réjouissantes, comme vous le savez.

Un immense établissement de Montréal, une raffinerie de sucre a brûlé, et quatre personnes ont péri dans la conflagration.

Une enquête a eu lieu, et à l'unanimité les jurés ont déclaré que l'établissement n'était pas pourvu d'un nombre suffisant d'échelles de sauvetage, et que la ville devait veiller à la stricte observation des règlements adoptés à ce sujet.

Cette décision prouve clairement que la compagnie est responsable de la mort de ces quatre malheureux et, logiquement, elle devrait être condamnée à payer des dommages aux familles des morts, et la place des directeurs est à la prison.

Eh bien, il y a cent à parier contre un que la compagnie ne sera même pas poursuivie.

Quelques jours auparavant deux hommes se sont fait tuer par un train de chemin de fer, à un passage à niveau des plus fréquentés, mais où il n'y a ni barrière ni gardien.

Dans ce cas encore le jury chargé de l'enquête a déclaré que la compagnie de chemin de fer était coupable.

Mais pour obtenir une condamnation contre elle il faudrait plaider, et la compagnie est bien riche, si riche qu'elle peut aller de tribunaux en tribunaux, jusqu'au Conseil Privé.

Les familles des pauvres morts ont le temps de disparaître avant la fin du procès.

Sur le port, un malheureux se fait tuer par la chute d'une charge de charbon. On fait l'enquête réglementaire, et on déclare que l'accident est arrivé par suite du manque de solidité de la chaîne de support.

Mais, bast ! le mort était un pauvre diable de Français, arrivé depuis quelques jours, et qui travaillait depuis neuf heures seulement. Un inconnu, rien... il est mort, n'en parlons plus.

Et les propriétaires du navire responsables de cet accident n'en sauront peut-être jamais rien, et le capitaine lève l'ancre sans que personne lui dise un mot.

Voici trois exemples, mais j'en pourrais citer cinquante. Les choses se passent de la même manière à Québec, à Trois-Rivières, à Sorel, partout.

Toutes ces enquêtes ne produisent rien et il en sera toujours ainsi tant que nous n'aurons pas un ministère public qui prenne ces sortes de causes en main et poursuive aux frais de l'Etat.

Leon Lévesque

Tout homme peut tomber dans le reur, mais il n'y a que l'insensé qui y persévère.—CICÉRON.

A BATONS ROMPUS

Je l'ai revu mon coin favori, là-bas, à cet endroit que tout le monde semble ignorer, quelques exceptions comprises. Je l'ai revu. Quand nous l'avions quitté, à la vilaine saison, l'automne dernier, les oiseaux en étaient partis, le givre argentait les arbres, le soleil pâlisait, la terre restait humide et glaçait nos pieds. Maintenant, chaque branche est feuillue et pleine de senteur, le pinson y jette allégrement sa note inimitable, la mousse y est belle, les allées soigneuses, les bosquets merveilleusement ombragés. La nature semble avoir refait elle-même sa toilette ; bien douce et facile m'a paru la tâche du jardinier, promenant paresseusement son râteau dans les sentiers perdus.

C'était il y a quelques semaines déjà ; nous étions parties, Georgette et moi, par la première journée forte en chaleur, quêtant à travers la poussière remarquable de nos rues Montréalaises, un endroit exceptionnel. Nos pas nous conduisirent à ce lieu charmant que, dans nos excursions l'an dernier, une profonde extase nous a fait surnommer le "Paradis."

Mon amie, de sa jolie écriture, enjoliva spécialement une page du calepin servant à recevoir nos impressions, gaies ou tristes, d'aventures ou de découvertes ; puis elle para le tout de quelques lignes soignées, harmonieuses comme la musique qu'elle sait faire. Elle retrouvait là un *quelque chose*, et son cœur en semblait tout joyeux. Votre très humble servante, Ninette, de ce griffonnage dont messieurs les typographes savent un peu, dit aussi le chant qui dominait son âme.

Pour nous, pour cette catégorie de Montréalais que des devoirs ou des occupations retiennent à la ville, pour nous encore qui ne pouvons se payer le luxe d'aller aux eaux exhiber aux regards la fraîcheur de trois à quatre toilettes nouvelles chaque jour ; il fait bon de pouvoir aspirer durant une heure ou deux un autre parfum que celui de l'alphate brûlé par le soleil.

Pourtant, tout le monde semble nous fuir ces jours. Deviendrions-nous réellement, durant les grandes chaleurs, un foyer de peste ? Beaucoup sont partis déjà, d'autres suivront aussi ; ceux qui restent présentent un peu la mine de détenus ; pendant de longues semaines, les cercles s'en vont se rapetissant, devenant de plus en plus sombres, ou pour le moins monotones. On se fait aux gens plus vite qu'aux choses, et j'éprouve à manquer certains visages un ennui véritable.

A l'instant, je crois devoir vous dire que je vous fais aujourd'hui ma visite d'adieu, tout en maugréant contre le sort qui me retient captive cette année. Personne ne s'en portera plus mal, et l'écoulement du journal n'en souffrira rien.

Je ne sais comment dire cela...

Avec mon toupet apparent, je me sens toujours près de rougir sous le feu de la grande prunelle qui me dit sans parole : *Je vous ai vue*. J'abandonne ma colonne à d'autres plus discrètes, capables de garder impassiblement leur incognito.

Pardon Ce n'est pas sans regret que je m'aperçois que vous n'êtes pas très marris de ma retraite, chers lecteurs, et je constate avec le même sentiment que mes amis ici se chiffrent au petit nombre. Grands dieux, dois-je me plaindre ? Les amis vrais sont si rares de par le monde aussi !

J'aurais pourtant voulu ne pas tirer révérence à mon froid public sans savoir un dernier mot de Marguerita et d'Hermance. Celle-ci ne me veut rien dire, et ma curiosité reste piquée au troisième degré. Si je ne me rappelais une petite comédie jouée l'an dernier, qui aurait bien pu avoir pour titre : *Two is a company, three is none*, je pousserais de l'avant et j'en arriverais à quelque chose. A quoi bon pourtant ? Je n'en pourrais garder le secret, et c'en est un, apparemment.

**

Croyez-vous comme moi qu'on gagne toujours quelque chose au contact des gens ?

Depuis que je vois Hermance, rarement il est vrai, que je la lis de même, je me sens prise d'une folle tendance pour ma fenêtre. C'est là que chaque soir, avant de me donner à Morphée, je file mon quart-d'heure de méditation.

L'autre jour, j'y étais installée depuis quelques minutes déjà, regardant monter vers le ciel les

spirales capricieuses de ma *sweet caporal*.....

Ma *sweet caporal*, cette pauvre cigarette, m'en donne-t-elle assez maille à partir ! Etez-vous de ceux-là aussi qui ne savent pardonner chez le sexe faible ce demi-culte à la cigarette ?

Ma mère trouve du plus mauvais goût et tout à fait désagréable qu'une odeur de tabac—fut-il parfumé—s'échappe de l'appartement d'une jeune fille. Les autres membres de la famille sachant leurs remarques inutiles sur mon tempérament, se contentent de hausser les épaules. Mon frère, lui, craint que je ne dissipe en fumée le bénéfice de son négoce. Et vous ?... je recevrai vos réprimandes sans mot dire, mais je vous avoue que je n'en fumerai pas moins ma cigarette quand la fantaisie m'en prendra.

Où en étais-je pourtant de ce que j'avais à vous dire ? Après cette parenthèse ouverte en l'honneur de ma cigarette, je continue ma narration...

Subitement, à travers le plus profond silence, m'arrive du rez-de-chaussée cette phrase sentencieuse et marquée :

On ne sait jamais ce qu'on devient, allez !

Est-ce bien vrai, me dis-je ?

Un bon vieillard vient d'établir ses quartiers ici pour quelques jours. Brave et honnête entre tous, il s'est amassé, à la sueur de son front, une fortune assez ronde et créé une certaine aisance. Sa digne moitié lui donne un dur coup en ce moment. La pauvre femme s'est vue prise d'un ennui terrible pour le compagnon de sa vie, et devant M. le juge, s'il vous plaît, elle est parvenue à obtenir une séparation de corps et de biens. Le mari délaissé et errant malgré ses écus, avec un vrai regret au cœur et une larme éternelle dans le coin de l'œil, ne fait que répéter à qui veut l'entendre cette phrase devenue unique chez lui : *on ne sait jamais ce qu'on devient, allez !*

En effet, avoir passé quarante années de l'existence à coté l'un de l'autre, avoir ensemble élevé toute une marmaille et finir par s'arracher les quelques cheveux oubliés par les soucis et l'âge ! Se mariage vaut-il réellement la peine qu'on se donne pour y penser ?

On ne sait jamais ce qu'on devient, allez !!!

Un autre paragraphe et je finis. Celui-ci pour le bénéfice de la fillette qui se paie l'indiscrétion de lire par-dessus mon épaule aussi vite que ma plume court sur le papier.

J'ai une nièce qui vient d'atteindre ses douze ans, et avec ça des prix, des couronnes, des médailles à son pensionnat. On en est tous là de parler des siens plutôt que des autres, de les trouver étonnants.

Cette enfant là, quand elle avait ses six ans, n'aimait rien moins que la vieille pendule du boudoir qui, tous les soirs, persistait à venir dire de sa voix sonore : Huit heures, huit heures, Titite va te coucher.

Or, le coucher, c'était pour elle l'heure cruelle par excès, l'heure du supplice. Se coucher, se coucher toujours ! Comme il faisait bien meilleur de veiller un *petit peu* pour s'endormir la tête sur une table, ou appuyée sur une épaule que la circonstance portait à caresser câlinement.

L'imagination de ma nièce travaillait tout le jour pour trouver un moyen de prolonger la journée, ou de faire oublier par une surabondance, un nouveau d'affection et de caresse, qu'elle s'endormait le moins du monde.

Un soir, après que la grosse pendule eût parlé de sa grosse voix, Titite s'en vient sauter sur les genoux de sa mère, lui passe ses bras autour du cou et s'ingénue pour apporter à la *ronde du bonsoir* autant de temps que possible, et par là éloigner l'heure horrible de se retirer.

—C'est bon vous embrasser, maman. C'est bon bien bon.—Et les baisers vont leur train.—Vous êtes un bon dessert, la meilleure des charlottes russes.

Puis passant à la tante—tout le monde devant avoir son tour :

—Ma tante, vous êtes une belle crème...

Grand'mère, un beau morceau de sucre... etc...

Arrive enfin le tour du papa ; le vocabulaire des bonnes choses s'est peu à peu épuisé, pourtant, l'enfant tient à dire beaucoup, meilleur qu'aux autres même... elle y est ; et avec la plus touchante des naïvetés :

—Vous, papa, vous êtes un gros dindon...

Tableau !!! NINETTE.